

D. Damoizèle



D. Damoizèle

Lisa Délicieusement  
Spontanée

© D. Damoizèle, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2464-8



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Infirmière, j'ai fait carrière dans le domaine de l'urgence et de la réanimation pendant plusieurs années. À travers ce premier roman, j'ai voulu me faire plaisir en m'essayant à l'écriture d'un texte licencieux, afin de partager ce côté que je trouve envoûtant de la littérature.

À ce titre, certains passages peuvent choquer certains lecteurs acquis à des idées conformistes et politiquement correctes. Cependant je suis convaincue qu'après sa lecture, nombre d'entre eux seront séduits.

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur sur :  
Facebook : D. Damoizèle  
Instagram : d.damoizele

*« Le sexe apaise les tensions.  
L'amour les provoque. »*  
Woody Allen

VENDREDI 19 AOÛT 2016

## Elle

C'est le début d'après-midi, le service est surchargé... comme tous les jours, d'ailleurs. La salle d'attente est digne d'un hall de gare à l'approche du chassé-croisé des vacances d'été, avec au moins six patients en attente, sans compter les ambulances.

Le service des urgences, quel que soit l'hôpital où l'on travaille, est réputé pour être générateur d'une violence latente. C'est ainsi. Tout patient arrivant est angoissé de ne pas savoir ce qu'il a, si c'est grave, s'il va mourir, ce qui le stresse. À juste titre, non ? Qui ne le serait pas ? Cependant il y a stress... et stress. Sans parler des familles qui, elles aussi, vivent l'horreur en s'imaginant le pire scénario pour leur proche hospitalisé et ne comprennent pas qu'elles doivent patienter un peu en salle d'attente avant de pouvoir rentrer voir leur mari, frère, sœur, ami... afin que le personnel médical et paramédical ait le temps de les prendre en charge. À Marseille, tout le monde se croit prioritaire sur tout le monde.

Je suis en train de répondre au téléphone, de faire rentrer une famille et de créer le dossier d'accueil d'un patient se présentant pour une douleur qu'il ressent dans la poitrine depuis l'aube. Bien sûr, il a plusieurs antécédents qui mettent mon niveau d'alerte au maximum face à un très probable infarctus du myocarde. Mes années d'expérience en tant qu'infirmière urgentiste m'ont appris à reconnaître et gérer urgence... et urgence. À ce moment même, un homme me bondit dessus, me sommant de prendre en charge immédiatement sa petite amie.

— Tu vas te bouger le cul, sale pute ? Tu vois pas qu'elle va pas bien ? Qu'elle est en train de crever, ma meuf ? m'agresse-t-il.

Je me fissure sur place. En termes d'urgence, sa petite amie n'en présente aucun symptôme : yeux rougis par les pleurs, respiration saccadée, contraction de la mâchoire et des membres. Non, ce n'est vraiment pas une

urgence vitale, certainement une crise de spasmophilie que monsieur Connard a dû déclencher lors d'une dispute avec Mademoiselle.

Le problème est que je ne pourrai pas me débarrasser facilement de cet énergumène. La voix de la sagesse me souffle qu'il est agressif à cause de son inquiétude pour la fille qu'il accompagne. Tout en gardant un œil sur la véritable urgence du moment dont le moniteur vient de finir de prendre les constantes, je donne rapidement un sachet en plastique à l'homme aux yeux menaçants qui me fait face et lui dit de faire respirer sa compagne à l'intérieur le temps que je m'occupe du patient qui se tient fermement la poitrine derrière moi.

Tout se passe très vite.

— Putain, mais tu te prends pour qui, connasse ? hurle-t-il, furibond.

Il me pousse et me crache dessus.

— C'est un médecin que je veux et je le veux tout de suite ! Pas une grosse merde comme toi ! aboie-t-il.

Je ne peux plus bouger, je suis pétrifiée et terrifiée.

— T'es morte ! Je te crève à la sortie ! surenchérit-il.

Collée au mur, je ferme les yeux au moment où il recule le bras pour m'asséner un coup de poing.

Il me semble que le temps s'est arrêté. Je n'entends plus le brouhaha de la salle d'attente, plus rien, comme si j'étais dans une bulle. Je me suis raidie et mon visage se prépare à recevoir le choc... le premier de toute ma vie. En vingt-cinq ans, je ne me rappelle pas avoir été frappée une seule fois, même par mes parents qui pourtant étaient plutôt autoritaires.

Combien de temps s'est-il écoulé ? Quelques secondes ? Une minute ? Je n'ai rien senti. Suis-je inconsciente à la suite d'un traumatisme crânien causé par monsieur Connard ? Suis-je morte ?

Morte de peur, ça, oui : je sais que je le suis. Je m'efforce d'ouvrir les yeux.

Un homme à l'allure imposante me tournant le dos a stoppé net le poing qui m'était destiné dans le creux de sa main. Le visage du Connard est congestionné. De haine ? De douleur ? Certainement les deux. La main puissante de mon protecteur se resserre fermement, les jointures de ses phalanges blanchissent et j'entends craquer quelque chose... Oui, l'homme qui vient de me sauver d'un impact violent a cassé la main de mon agresseur

avec une facilité à glacer le sang.

Je reste muette. Je ne sais pas quoi dire.

Finalement, le vigile arrive et gère monsieur Connard qui crie maintenant de douleur. Une chose est sûre, je ne m'occuperai pas de lui, même s'il décide de se faire soigner dans nos murs.

Je prends soudain conscience de ce qui vient de se passer. Je ne trouve pas mon sauveur, mais croise le regard de mon patient... celui qui vient justement pour une véritable urgence.

Après un interrogatoire rapide et méthodique, je l'installe dans un des boxes consacrés aux urgences vitales et en informe immédiatement l'équipe médicale qui va le prendre en charge.

C'est ce moment-là que mon corps choisit pour craquer. Je me sens vidée, et les larmes commencent à couler sur mon visage. Impossible de les retenir. Je me mets à sangloter. Mes collègues de travail me rejoignent et me réconfortent. Blessée... j'ai été blessée par les mots crus de monsieur Connard. Il m'a toujours été reconnu une grande empathie pour les êtres vivants. Au lieu de choisir de prendre soin de mes semblables, j'aurais dû choisir la branche animale. Même si l'on est malheureusement en partie préparé à être la cible de vulgarités, il n'en reste pas moins que cette réalité ne devrait pas exister. Les slogans « Notre mission ? Vous soigner... Pas nous faire insulter » et « Sauver des vies... Pas risquer la nôtre ! », visant à pointer du doigt la violence faite aux soignants, résonnent en boucle dans ma tête.

En colère, je suis désormais en colère face à ceux qui déversent leur venin et leur lot d'insultes sur les blouses blanches. L'empathie m'a désertée. Je ne veux plus jamais revivre cela !

Ma supérieure arrive. Elle a été prévenue par mes collègues.

Elle est bienveillante avec nous. « Il faut que tu ailles porter plainte », me dit-elle. Je me demande bien ce que cela pourrait changer au monde fou dans lequel nous évoluons... Malgré le peu de poids qu'elle peut avoir face à l'institution pour laquelle nous travaillons, elle n'hésite pas un instant à me changer de poste pour le reste de ma vacation et m'intervertit avec l'infirmière en poste ce jour-là dans la salle de soins réservée aux urgences vitales. Celle-là même où j'ai amené le monsieur souffrant d'une douleur thoracique il y a quelques instants. Fini l'accueil, pour aujourd'hui en tout



cas...

La Salle d'Accueil des Urgences Vitale <sup>1</sup> est pleine. Deux dames : l'une, d'une bonne cinquantaine d'années, est entrée pour décompensation cardiopulmonaire ; l'autre, de plus de quatre-vingts ans, pour des troubles de la conscience évoquant un tableau d'accident vasculaire cérébral. Les deux autres patients sont un jeune homme de vingt ans admis pour accident sur la voie publique, et l'homme que j'ai accueilli un peu plus tôt avec une suspicion d'infarctus du myocarde dont l'électrocardiogramme, fait dès son entrée, est tout à fait normal. Nous attendons les résultats de la prise de sang et un antalgique passe dans la perfusion qui lui a été posée. Chaque box est séparé par un rideau permettant un minimum de confidentialité et d'intimité à chaque patient. Les deux dames et le jeune homme ont, chacun, un visiteur qui les accompagne.

À peine ai-je pris la relève de ma collègue qu'une alarme stridente retentit. Tous mes sens en alerte, j'identifie immédiatement qu'il s'agit du moniteur de « mon patient », celui que « je ne sentais pas » dès l'accueil...

Son visage est éteint, sans émotion, sans vie. Le tracé sur le moniteur est plat. En moins d'une seconde je me rue sur lui et son absence de pouls confirme mon angoisse... asystolie... il vient de faire un arrêt cardiaque ! Tout en hurlant pour appeler le médecin avec qui je travaille, je commence à faire un massage cardiaque.

Rapidement, du renfort arrive d'un autre secteur des urgences. Chaque soignant trouve sa place : médecin sénior, interne, infirmiers et aides-soignants. Oxygénation, massage, préparation des drogues, pose d'une seconde voie veineuse... sans oublier de continuer à surveiller les autres patients !

Première dose d'adrénaline... tracé toujours plat. Seconde dose d'adrénaline... un pouls, un rythme... on l'a récupéré !

Passée cette phase critique, nous continuons notre travail. Le patient est toujours inconscient. Nous devons l'intuber...

Malgré une tension latente, tout se déroule dans un calme professionnel.

Équipés de masques chirurgicaux et de calots, nous nous affairons pour équiper le patient d'une voie veineuse centrale qui nous permettra de minimiser les dangers liés à l'administration des traitements nécessaires pour son hypotension, ainsi qu'un cathéter artériel pour la monitorer en

continu.

Prenant le temps d'aller vérifier que tout se passe au mieux pour les trois autres patients, je me sens observée. Mes yeux croisent alors le regard de l'accompagnant de la patiente entrée pour décompensation cardiopulmonaire.

C'est un homme divinement beau, grand, à la large carrure, dont les cheveux bruns accentuent le pastel de ses iris azur et la noirceur qui en émane.

Je suis mal à l'aise. Je commence à me sentir pétrifiée, l'incident de l'accueil me revenant en mémoire. Bien que je sois convaincue qu'il n'a rien à me reprocher et que la menace de ses yeux ne m'est pas destinée, je ne sais pas comment interpréter ce regard. Mes yeux se dérobent.

Pourquoi me regarde-t-il ainsi ?

Un peu plus tard dans l'après-midi, j'apprends par ma patiente, Mme Harrington, que Mister Ice<sup>2</sup>, comme je l'ai surnommé à cause de son regard, est sorti un instant de la SAUV, qu'il s'agit de son fils avec qui elle était venue de New York pour visiter le sud de la France tandis que, lui, devait y passer quelques jours pour son travail.

Son physique me fait penser à celui de Hillary Clinton : cheveux clairs, yeux bleus, pommettes relevées et sourire d'un blanc éclatant, les années n'ayant presque pas laissé de traces sur son visage. Elle parle très bien notre langue et ne manque pas de nous remercier pour tout ce que nous faisons pour elle et nos autres patients. Elle est ravie d'avoir eu l'accord de l'équipe médicale pour reprendre l'avion le soir même afin de pouvoir rentrer aux États-Unis et y retrouver son médecin.

Ma vacation prend fin après deux sorties de patients et deux autres entrées.

C'est épuisée physiquement et psychologiquement que je rejoins le vestiaire. Je suis soulagée d'avoir trois jours de repos pour prendre soin de moi, cette fois.

En me dirigeant vers la sortie des urgences, clef de voiture en main, je me donne du courage. Allez ! plus que quatre jours de travail la semaine prochaine et je serai en congé.

Je me retrouve nez à nez avec Mme Harrington et son fils, à qui elle tient le bras.